



**78 | MONTESSON** Dans l'unité de soins intensifs pour adolescents du centre Théophile-Roussel, les demandes se font plus nombreuses depuis les confinements successifs. Un dispositif inédit de consultation rapide a donc été mis en place.

# Les soignants de l'hôpital psy face à une vague d'ados en détresse

JEANNE CASSARD

**DANS LES COULOIRS**, on entend des cris, des pleurs mais aussi des chants et des rires. À l'unité de soins intensifs pour adolescents du centre hospitalier Théophile-Roussel, un établissement psychiatrique situé à Montesson, les soignants tentent d'apaiser la souffrance. Ces jeunes patients n'ont pas contracté le Covid-19 mais en subissent les conséquences de plein fouet, anéantis par les multiples confinements.

Cette unité fermée, qui gère les cas les plus graves, dispose de dix lits pour accueillir des jeunes de 12 à 17 ans. Mais depuis quelques mois, ils ont dû pousser les murs pour répondre à la vague d'appels au secours. En ce moment, treize adolescents sont hospitalisés dans le service. La moitié d'entre eux a tenté de mettre fin à leur jour. « La demande augmentait progressivement depuis octobre mais ça a explosé à partir du 15 décembre », constate Bertrand Petiton, cadre de santé paramédical dans l'unité.

**« On n'a ni la place ni les moyens d'accueillir tout le monde »**

Trois ou quatre fois par jour, le standard reçoit des appels d'hôpitaux ou de proches pour des jeunes qui sont passés à l'acte mais « on n'a ni la place ni les moyens d'accueillir tout le monde ». Le service est sollicité par des familles bien au-delà des Yvelines, de Bordeaux (Gironde) ou Lyon (Rhône) par exemple.

« Nous sommes obligés de choisir le jeune qui va le plus mal », confirme le docteur Cécile Barbillon Prevost, psychiatre à la tête de l'unité. Avec son équipe, la médecin a mis en place un dispositif de consultations rapides d'évaluation pour déterminer la situation de chacun. « Ensuite, ils sont soit placés sur liste d'attente, soit orientés vers une autre unité de soins. »

« En attendant de leur trouver une place, on leur propose des séances plusieurs fois par semaine avec un médecin, un psychologue ou un autre soignant. » La semaine dernière, trois adolescents ont pu en bénéficier. Leurs journées sont



Montesson, lundi. Bertrand Petiton, cadre de santé paramédical du service, et Agathe et Émilie, infirmières, veillent sur les treize ados actuellement hospitalisés.

rythmées entre l'enseignement, les ateliers thérapeutiques, de la poterie, du jardinage et les entretiens médicaux. Ils peuvent recevoir une visite la semaine et une autre le week-end.

Depuis quelques mois, le profil des patients a changé, observe Bertrand Petiton. « La plupart sont des ados déjà fragiles, souvent en conflit avec leurs parents. Ils arrivaient à fonctionner à peu près grâce à l'école et à leurs amis. Le confinement a eu l'effet d'une cocotte-minute, ils se sont retrouvés dans leur cellule familiale et ça a explosé. »

Les jeunes accueillis, principalement des jeunes filles, souffrent de dépression, de pensées suicidaires ou s'automutilent. Leur besoin d'attention est très présent. « Lorsqu'un jeune se met à crier ou pleurer, il y a un effet boule de neige chez les autres, reprend Bertrand Petiton. Pour eux, ces crises, c'est une façon d'exister. »

**« Ce qui les angoisse, c'est le retour à la vie d'avant »**

De l'autre côté, les demandes émanant des personnes avec un trouble schizophrène ou délirant sont moins nombreuses depuis un an. Alors que la vague de demande est interve-

nue à la fin du deuxième confinement, « ce qui les angoisse, c'est le retour à la vie d'avant ». « Chez eux, ils passaient leur temps sur l'ordinateur, n'allaient pas en cours, n'avaient pas de contraintes ni de cadre, c'est lorsqu'il a fallu retourner en classe que ça a posé problème », précise Bertrand Petiton. Selon lui, « ces ados ne font pas le lien direct entre le confinement et leur état ».

Dans le service, les règles sont strictes. Les téléphones et réseaux sociaux sont interdits. « Ils sont nombreux à surfer sur Internet pour regarder des vidéos de scarification, ils se donnent des conseils sur les réseaux sociaux, les parents ne voient pas ou ne veulent pas voir », racontent Agathe et Émilie, deux infirmières.

Lorsque ces dernières leur parlent de leur vie après l'hôpital, ces adolescents n'arrivent pas à se projeter : « Quand on leur demande où ils se voient dans dix ans, la plupart répondent qu'ils ne seront plus en vie. » ■

## TÉMOIGNAGES | « J'ai l'impression que je serai triste toute ma vie »

**POUR ALIX\***, parler de son futur est compliqué. « J'ai l'impression que je serai triste toute ma vie, j'essaie de travailler sur moi mais je suis très pessimiste », prévient l'adolescente de 14 ans.

Hospitalisée pendant un mois et demi, elle est sortie de l'hôpital la semaine dernière. Pour faire la transition en douceur, Alix revient dans l'unité trois jours cette semaine puis deux jours les deux semaines suivantes.

Toute de noir vêtue, un gros sweat à capuche sur ses frêles épaules, la jeune fille parvient à se confier. Si

elle est arrivée là, explique-t-elle, c'est par ce qu'elle a été rejetée par plusieurs de ses amis et souffre d'un sentiment d'abandon, elle n'arrive plus à faire confiance. Passée par les pensées suicidaires et les automutilations, elle a trouvé refuge dans le service.

**« Mes peurs sont toujours là mais j'arrive à prendre du recul »**

« Ici c'est un peu comme la maison, je me sens en sécurité, même si le temps était long ça m'a fait du bien. » Malgré cela, elle n'a qu'une hâte : retourner en classe aujourd'hui. « J'ai raté trois mois de cours, j'ai très envie de retrouver mes copains et puis je passe le brevet à la fin de l'année. »

Avant d'être admise, Alix a dû patienter un mois le temps qu'un lit se libère. « Pendant ce temps, j'ai pu faire plusieurs séances avec un psychologue de l'hôpital. » Aujourd'hui, elle a tou-

jours des angoisses mais parvient à mieux les gérer. « Je fais des exercices de respiration et dès que ça ne va pas, j'en parle à quelqu'un. »

Raphaël\* parvient lui aussi à mieux anticiper son anxiété. Le jeune homme de 16 ans, diagnostiqué autiste asperger, souffre du conflit entre ses parents, sa mère étant à Lyon et son père en région parisienne. Il a eu des idées suicidaires l'hiver dernier.

En attendant de trouver une solution pérenne, il a été placé ici « le 15 février à 12 h 36 ». Même si aujourd'hui il va mieux, préparer la sortie prend du temps. Celui qui arbore un T-shirt de la Nasa est passionné par l'aéronautique et le ferroviaire.

Pour lui, « le confinement c'était la fiesta, je me couchais à 4 heures du matin, je passais pas mal de temps sur l'ordinateur. Puisque la situation avec mes parents n'est pas encore réglée, mes peurs sont toujours là mais j'arrive à prendre du recul. » Maintenant, il ne veut qu'une seule chose : « retrouver un équilibre ». ■

J.C.

\* Les prénoms ont été modifiés.

« Ici, c'est un peu comme la maison, je me sens en sécurité »

ALIX, UNE PATIENTE